



Réception de Sophie Basch

DISCOURS DE SOPHIE BASCH

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 8 OCTOBRE 2016

Monsieur le Secrétaire perpétuel, cher Jacques, merci.

Chères Consœurs, chers Confrères, Madame l'Ambassadeur de France en Belgique, Mesdames, Messieurs, mes chers amis

Avec la disparition de Roland Mortier, l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique n'a pas seulement perdu un de ses membres les plus éminents mais celui qui incarnait, à son plus haut degré, l'idée d'Europe. Roland Mortier fut autant homme des Lumières qu'un des plus pénétrants analystes du XVIII^e siècle, dont l'esprit et les idéaux l'animèrent jusqu'à son dernier souffle. Le destin de ce « doyen du monde des dix-huitiémistes » comme le qualifia Robert Darnton dans la préface au recueil d'articles paru pour ses quatre-vingt-ans, *Les Combats des Lumières*, est indissociable de l'histoire de son siècle, le vingtième. Dans une communication à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1998, sur « L'Actualité des Lumières à la fin du XX^e siècle », Roland Mortier se demandait s'il ne fallait pas voir dans la résurrection du XVIII^e siècle par le cinéma, la littérature et l'inflation des entreprises éditoriales, « une réaction contre les débordements d'une certaine littérature engagée, contre son laisser-aller formel, contre le flot de confessions d'un narcissisme affligeant ou contre le côté systématique de l'anti-théâtre et de l'anti-roman ». En somme, une compensation, en même temps qu'une mise en garde face « à la prolifération des sectes, à la renaissance des intégrismes, à la poussées des nationalismes intolérants, à l'explosion d'une violence dont le sens nous échappe ou nous confond ». Tout en mettant en garde contre l'idéalisation du siècle des Lumières, dont il étudia les ombres, les tensions et les inégalités, Roland Mortier n'eut de cesse de relayer son

message d'espoir, son effervescence critique, et d'exprimer une nostalgie qui traverse l'ensemble de son œuvre, que sa conversation relayait avec un scepticisme souriant, de l'âge « qui associe le raffinement de la pensée à l'élégance des manières et qui vit en symbiose avec les formes vivantes de l'art auxquelles il appelle son adhésion et, s'il le faut, son appui¹ ». La personnalité de Roland Mortier, historien du goût, perpétuait cette intégration.

Si un mot devait exprimer son esprit, « clarté » s'impose. Non pas au sens du « mythe de la clarté française » inventé par les grammairiens classiques qui défendaient un prétendu ordre naturel et dépréciaient les langues à inversion, auquel Roland Mortier consacra un article mémorable², mais au sens de netteté, d'élégance de raisonnement et, est-il besoin de le dire, d'ignorance du jargon, expression des sectes qui rebutaient l'homme de bon sens et de goût. La clarté n'était pas un concept immanent pour Roland Mortier qui, dans le cadre des conférences annuelles Constantin Dimaras, à Athènes en 2002, précisait dans un exposé magistral sur *Les Lumières du xviii^e siècle européen*, synthèse des recherches d'une vie : « L'observateur objectif se doit de constater qu'un mouvement qui se veut le porteur d'une pensée éclairée, – concept qui n'a que les apparences de la clarté, puisqu'il importe de savoir d'où vient cette lumière – se signale par de nombreuses et profondes variantes³ ». Non seulement Roland Mortier se souciait de confronter les Lumières françaises à l'*Aufklärung* qui les précédèrent et qui impliquent « une nuance de mouvement, ou de tendance », visant « plutôt à créer les conditions d'un tel état », mais il n'eut de cesse de lutter contre la dualité schématique du xviii^e siècle, élaborée dans une perspective pédagogique fallacieuse, entre Voltaire et Rousseau, entre sentiment et raison – cloisonnements responsables de jugements erronés sur Diderot qui ne se laisse pas réduire à ces catégories étroites.

Aussi fin romaniste que germaniste, Roland Mortier avait le privilège de partager une langue choisie avec les cosmopolites de son siècle de prédilection :

¹ « L'actualité des Lumières à la fin du XX^e siècle », dans Roland Mortier, *Les Combats des Lumières. Recueil d'études sur le dix-huitième siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2000, p. 395-402.

² « Le mythe de la clarté française sous l'éclairage des Lumières », *ibid.*, p. 313-323.

³ Roland Mortier, *Lumières du XVIII^e siècle européen*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques-Fondation nationale de la recherche scientifique, 2003, p. 67.

polyglotte dès l'enfance – j'y reviendrai – il eût tout aussi bien pu faire carrière en néerlandais, en allemand, en anglais, en italien, en espagnol. À ceux qui, en Belgique, lui demandaient s'il parlait aussi l'autre langue du pays, il répondait : « alleen maar op een hoog peil⁴ ». Cette altitude le définissait. Si le français fut sa première langue, il fut aussi sa langue première, traitée avec les égards dus à l'élection. Clarté de l'expression, clarté de la cursive anglaise – nul besoin de graphologue pour distinguer dans ses belles lettres penchées, dans la fermeté de ses jambages et de ses ligatures, dans ses manuscrits éminemment lisibles, la marque de la courtoisie et de l'attention portée à son correspondant. La signature aussi de sa rigueur, de son intégrité, de l'égard envers ses lecteurs et interlocuteurs, dont témoignait un ton parfois caustique, jamais cynique ou désinvolte. Nous sommes nombreux sans doute à conserver jusqu'aux enveloppes libellées par Roland Mortier : recevoir ses envois était un gage d'identité. Comment ne pas se sentir « quelqu'un », à voir son nom et son adresse aussi sûrement tracés ? Ce souci extrême d'autrui, indissociable d'une curiosité intellectuelle qui n'a jamais fléchi au long d'une vie presque centenaire, caractérise le savant, le maître, l'ami.

En 2003 parurent deux témoignages d'autant plus précieux que Roland Mortier, s'il ne s'y défait pas de la pudeur et de la retenue qui le caractérisaient, n'était pas enclin à la confidence, encore moins à la confession publique : sans doute estima-t-il que le recul autorisé par ses quatre-vingt-trois ans présentait un intérêt justifiant qu'il sortît de sa réserve. Le premier parut dans le volume publié à l'initiative de l'historien russe Sergueï Karp, *Être dix-huitiémiste* qui, suivant l'intention du maître d'œuvre, réunissait « les considérations autobiographiques et méthodologiques des savants de l'ancienne génération parmi les plus marquants et les plus représentatifs⁵ » – recueil dont la formule fut si heureuse qu'il inspira une seconde série, dédiée à la génération suivante, où figure bien sûr Raymond Trousson, disciple puis fidèle ami de Roland Mortier qui fut affecté par sa disparition prématurée comme par celle d'un fils. Le deuxième, moins connu, fut imprimé à Athènes, à la suite d'une conférence que j'ai déjà mentionnée, sous

⁴ « Seulement à un niveau élevé. » Je remercie Jacques De Decker de m'avoir confié ce souvenir. Nous nous rappelons aussi qu'à la fin d'un examen oral il inscrivait la note en toutes lettres et en anglais – instruits du procédé, certains étudiants tentaient de la déchiffrer à l'envers.

⁵ Sergueï Karp, préface à *Être dix-huitiémiste*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2003, p. vi.

forme de dix-huit questions posées par Georges Tolia et Ourania Polycandrioti. Les deux se complètent et permettent de retrouver non seulement le ton et le rythme, mais la voix si particulière de Roland Mortier, cette voix aussi nette que son écriture, éloquente, sincère, jamais emportée, souvent passionnée, convaincue et convaincante, habitée par son sujet, faisant sonner les assonances et tonner les allitérations – le mot « atroce », qui y figure à plusieurs reprises, ressuscite à lui seul son intonation –, cette voix d'orateur à l'autorité naturelle, qui modulait et ponctuait chacune de ses phrases, qui s'appropriait la langue sans viser à l'effet, qui dès les premiers cours captivait les étudiants, dans les colloques le distinguait entre tous, et en société enchantait les convives sans qu'il cherchât à briller. Le concernant, la sociabilité n'était pas un vain mot. Ceux qui avaient suivi ses cours et ses conférences découvraient alors son rire franc. Benedetta Craveri, auteur de *L'Âge de la conversation* (le titre français ne rend pas tout à fait l'italien, *La Civiltà della conversazione*⁶), qui passa à Bruxelles avec son époux Benoît d'Aboville, ambassadeur de la France auprès de l'OTAN, quelques années au cours desquelles elle organisa d'inoubliables dîners dignes de la Société des Dilettanti, qui réunissaient souvent Roland Mortier, Raymond Trousson, Pierre Jodogne et Jacques De Decker, me confiait récemment : « Roland riusciva a coniugare perfettamente la passione per la ricerca con quella per l'insegnamento che, mi sembra, concepiva ancora come un magistero e aveva nei comportamenti l'eleganza dell'honnête homme. E che dire della sua generosità⁷ ? » Bien que tout soit dit en deux phrases, je vais revenir sur ses recherches, sur son magistère, sur son élégance et sa générosité.

À lire l' « Autobiographie intellectuelle » de Roland Mortier, complétée par ses réponses aux questions de deux collègues grecs dans les ouvrages que je viens de mentionner, on découvre que l'intellect est inséparable d'une vie dont le narrateur livre les lignes de force : la naissance à Gand en 1920 d'une mère Arlonnaise et d'un père Ostendais, militaire de carrière dont son fils conserva le maintien, dans un milieu où personne n'avait accédé au niveau universitaire, les vacances dans la Gaume rurale des grands-parents maternels où le parler lorrain

⁶ Milano, Adelphi, 2001 ; Paris, Gallimard, 2005.

⁷ « Roland parvenait à conjuguer à la perfection la passion de la recherche et celle de l'enseignement que, me semble-t-il, il concevait encore comme un magistère ; son élégance était celle de l'honnête homme. Et que dire de sa générosité ? »

voisinait avec un dialecte alémanique : c'est là que Roland Mortier prit « conscience, très jeune, à la fois de la proximité et de l'altérité du monde roman et du monde germanique, et par là de la diversité de la culture européenne⁸ ». La crise économique des années 30 conduit la mère du lycéen à travailler dans une grande librairie du centre d'Anvers où le jeune homme, qui la rejoint après ses cours, dévore les *Pieds Nickelés* et le *Télémaque* de Fénelon, jusqu'à ce que le libraire, premier d'une série d'intercesseurs, lui fasse découvrir sa collection personnelle de livres anciens, dans l'intention de lui révéler ce dont ses professeurs ne lui parlent jamais, entre autres *Le Neveu de Rameau* : « Peut-être est-ce là que s'est joué le déclic qui a décidé plus tard, inconsciemment, de mon choix de carrière⁹. » Dans ces mêmes souvenirs, se remémorant les noms qui comptèrent dans sa vie de lycéen à l'Athénée d'Anvers, le docteur honoris causa de l'université hébraïque de Jérusalem n'oublie pas d'arracher à l'oubli celui de son condisciple Vladimir Tcherniak, frère violoniste victime de la destruction des Juifs d'Europe.

Sorti premier du concours de la Fondation universitaire qui accordait des prêts aux étudiants dont les parents ne pouvaient financer les études, Roland Mortier, déjà parfaitement néerlandophone et anglophone, choisit en 1938 de s'inscrire à la fois en philosophie et en philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles où l'attire le nom de Gustave Charlier, membre de cette Académie, qu'il avait découvert par sa contribution à la grande *Histoire de la littérature française* dirigée par Joseph Bédier et Paul Hazard. La déclaration de guerre de septembre 1940, la fermeture de l'ULB, foyer de résistance, en novembre 1941, l'incarcération de Gustave Charlier dans le fort de Huy, centre de tri nazi – d'où par un improbable hasard il tenta de s'évader avec mon grand-oncle Louis Delvaux, fonctionnaire des postes arrêté pour avoir allumé des signaux à l'adresse des avions anglais depuis la lanterne du Palais de Justice de Bruxelles –, obligent Roland Mortier à finir sa seconde licence à l'université de Gand, sous la houlette de Robert Guiette, médiéviste ami de Max Jacob, et de Louis Michel, spécialiste des Idéologues qui encouragea ses recherches sur une brillante revue cosmopolite, victime de la purge napoléonienne : *Les Archives littéraires de l'Europe*. La thèse, emboîtant le pas du mémoire, fut consacrée au rédacteur le plus marquant de cette

⁸ « Autobiographie intellectuelle », dans *Être dix-huitiémiste*, *op. cit.*, p. 11.

⁹ *Ibid.*, p. 13.

revue, Charles Vanderbourg, traducteur de Jacobi, de Lessing et de Wieland. L'Académie royale de Belgique couronna et publia le premier, après que Droz eut imprimé la seconde¹⁰. La machine Mortier était lancée et ne devait s'arrêter, sans faiblir, qu'à son dernier souffle. Après le doctorat, la thèse d'agrégation, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, aussitôt saluée à sa publication (qui précéda celle de sa première thèse), en 1954 aux Presses universitaires de France, comme un travail de tout premier ordre et une synthèse magistrale du rayonnement, de la pénétration et des influences de son auteur de prédilection dans un pays dont Roland Mortier, en réaction au climat qui prévalait dans sa jeunesse, refusait que deux guerres le coupassent de la France. Dans les décennies qui suivirent, Roland Mortier demeura l'infatigable avocat du cosmopolitisme, en humaniste, dans l'appréhension des écarts et des différences, loin des prétendues cultures identitaires nourries de références uniformes aux antipodes de l'universalisme.

Jamais sa large vision de l'histoire littéraire ne se coupe des destins individuels et les parcours illustres, comme celui du comte de Cataneo, adversaire vénitien des Lumières¹¹, n'occultent pas la vie des humbles, qu'il retracera en 2001 à travers les mémoires, les journaux et les correspondances de l'époque, dans *Le xviii^e siècle au quotidien*¹². Chaque ouvrage devient un classique et fait école. L'érudition artistique et philosophique le dispute à l'érudition littéraire. C'est que la notion de goût, ce « code non écrit », facteur tantôt de conservatisme tantôt de rejet, qui a « imposé un système de valeurs et de normes », fut la grande affaire de Roland Mortier : c'est elle qui établit « le lien entre l'esthétique et l'histoire des idées et des mentalités », central dans sa vision de l'histoire littéraire¹³. En 1974, *La Poétique des ruines en France* explore les origines et les variations d'un thème esthétique autant que philosophique de la Renaissance à Victor Hugo. En 1982, *L'Originalité* enquête sur la mutation d'une catégorie esthétique autour de 1760, et livre une passionnante réflexion diachronique sur les tensions entre norme et

¹⁰ Roland Mortier, *Un précurseur de Madame de Staël : Charles Vanderbourg (1765-1827). Sa contribution aux échanges intellectuels à l'aube du XIX^e siècle*, Genève, Droz, 1955 ; *Les Archives Littéraires de l'Europe (1804- 1808) et le Cosmopolitisme littéraire sous le Premier Empire*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1957.

¹¹ Roland Mortier, « Un adversaire vénitien des Lumières, le comte de Cataneo », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, t. XXXII, 1965, p. 91-268.

¹² Bruxelles, Complexe, 2001.

¹³ Réponse à la Question III de Georges Tolia et de Rania Polycandrioti, *op. cit.*, p. 154-156.

invention qui ont marqué, pendant deux millénaires, la réflexion esthétique occidentale. Hostile aux trafics, Roland Mortier y règle notamment ses comptes à la notion aussi providentielle qu'illusoire de « préromantisme » pour qualifier certains frémissements de la seconde moitié du XVIII^e siècle, dont il condamne l'anachronisme et le finalisme naïf. Ce n'est pas un hasard si celui qui relisait aussi régulièrement Montaigne que Diderot hésita un moment entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, qui en hérite et le continue par certains aspects : ni la Renaissance ni les Lumières ne doivent leur nom à une qualification a posteriori. Comme pour illustrer ce balancement initial, en 2012 Roland Mortier publiait encore une édition des *Vies des dames galantes* de Brantôme au Livre de poche classique.

Comment aussi ne pas évoquer sa biographie d'un de ces originaux qu'il affectionnait, Jean-Baptiste de Cloots, *Anacharsis Cloots ou l'utopie foudroyée*, parue chez Stock en 1995, étonnante résurrection d'un Prussien gallomane, anticlérical, rationaliste et cosmopolite par principe, exclu des Jacobins quand Robespierre dénonça l'athéisme comme aristocratique et guillotiné en quatre-vingt-quatorze après que la Convention eut décrété qu'aucun individu né en pays étranger ne pouvait représenter le peuple français ? Et sa biographie de cet autre original, le « prince d'Albanie » Stiépan Zannovich, correspondant mythomane de Voltaire et de Rousseau, parasite du prince de Ligne, excentrique escroc que son opportunisme et ses identités multiples font apparaître comme un précurseur de Zelig, l'homme-caméléon¹⁴ ?

Loin de s'arrêter au XVIII^e siècle, comme l'indiquent déjà certains des titres mentionnés, la bibliographie de Roland Mortier comporte d'importants et d'étonnants apports à l'histoire littéraire du XIX^e : cet héritier du baron d'Holbach, celui qui – je cite un souvenir de Jean Balcou – dans un colloque sur Voltaire à Oxford, se délectait des mots du *Dictionnaire Philosophique*, « ils chient et pissent leur dieu », ne s'avise-t-il pas de publier la correspondance passionnée d'une aristocrate belge, voyageuse en Orient, Juliette de Robersart, avec le plus catholique des journalistes français, Louis Veuillot, dont la rigueur et la sensibilité musicale l'émeuvent¹⁵ ? Étranger à toute chapelle, Roland Mortier était un homme

¹⁴ Roland Mortier, *Le « Prince d'Albanie ». Un aventurier au Siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2000.

¹⁵ Roland Mortier, *Juliette de Robersart, une voyageuse oubliée*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 2003 ; *Propos d'amour, de religion, de politique et de littérature. La*

libre. La même année 2006, celle où l'Académie française lui décerna le Grand Prix de la francophonie pour l'ensemble de son œuvre, paraissent les trois volumes de son édition des œuvres du prince de Ligne, l'ami de Casanova et de Talleyrand, le Wallon devenu feld-maréchal russe. À cette bibliographie partielle, s'ajoutent encore de perspicaces analyses du symbolisme belge à travers les préfaces ou chapitres qu'il consacra à Maurice Maeterlinck et à Charles van Lerberghe.

Avant d'être appelé en 1955 à l'ULB, où il assura à la fois d'amples cours de littérature française, et des cours sur les littératures italienne et espagnole, Roland Mortier, professeur dans l'âme, commença sa carrière à l'Athénée de Malines où il enseigna pendant une dizaine d'années, expérience dont le souvenir ne l'abandonna jamais : « Le passage dans l'enseignement secondaire devait ultérieurement – rapporta-t-il bien des années plus tard – me faciliter le contact avec le public, bien plus nombreux, des étudiants de la Faculté et me donner une expérience pédagogique qui ne devait rien aux abstractions fumeuses des pédagogues professionnels¹⁶. » Je me souviens de son exaspération lorsque je lui rapportais ma piteuse expérience des agences d'évaluation de l'enseignement supérieur, ces officines subventionnées qui, dans la bêtise plastronnante de leurs slogans, travestissent la médiocrité en critère d'« excellence ».

Celui qui n'a jamais manqué de signaler une dette à l'endroit de ses maîtres oblige considérablement ses disciples. Un léger vertige me saisit en songeant qu'en 1969, année où cette Académie accueillit le déjà grand savant, j'apprenais l'alphabet... J'eus la chance de rencontrer Roland Mortier à l'âge de dix-huit ans. En évoquant, dans sa *Vie de Corneille*, l'hiver qui vit paraître *Le Cid* et la *Marianne* de Tristan, Fontenelle soupirait : « Je parle des cent ans qui se sont écoulés depuis ce temps-là, à peu près comme je parlerais des deux mille ans qui nous séparent des Grecs. » Une impression analogue me saisit au moment d'évoquer ce souvenir. C'était en juin 1981, dans la circonstance alors solennelle de l'examen de maturité, au Lycée Dachsbeck. Mon professeur de français, M^{me} Anne-Marie Jacques, seul professeur dont, élève récalcitrante, je suivisse les cours sans ennui, siégeait avec M. Mortier dont je ne mesurais absolument pas la notoriété sans quoi j'eusse été

correspondance entre Louis Veuillot et la comtesse Juliette de Robersart (1862-1869), texte établi, présenté et annoté par Roland Mortier, Paris, Honoré Champion, 2006.

¹⁶ « Autobiographie intellectuelle », dans *Être dix-huitiémiste*, *op. cit.*, p. 19.

plus intimidée encore. Je dis « M. Mortier » car jamais, même lorsque nous fûmes devenus égaux en rang à défaut de talent, je n'aurais pu et ne puis toujours le nommer autrement. Et je ne sache pas qu'entre disciples proches, pour parler de lui des années voire des décennies après avoir suivi ses cours, quand il acceptait les invitations à dîner de ses anciens disciples devenus ses collègues et qu'il montrait une attention charmante à nos familles, nous ayons jamais recouru à une formule plus familière ni même, alors que cet usage est si fréquent et n'a rien d'irrespectueux, employé son patronyme sans le faire précéder de « monsieur ». M. Mortier, qui reste notre professeur à jamais, forçait le respect. Il m'arrive encore, lorsqu'à l'étranger un interlocuteur peine à me situer sur l'échiquier universitaire, de lui tendre pour faire bref cette carte de visite dont je suis si fière : « Je suis une ancienne étudiante de Roland Mortier. »

Lydia Flem, dans le livre délicieux qu'elle a consacré aux vêtements de la mémoire, *Je me souviens de l'imperméable rouge que je portais l'été de mes vingt ans*, a montré ce dont Louise de Vilmorin ne doutait pas, combien l'habit fait le moine. Je me souviens de ce professeur encore jeune mais intimidant – Roland Mortier qui n'a jamais fait son âge ne paraissait pas ses soixante et un ans malgré sa chevelure argentée –, à l'allure britannique dans ses vêtements de bonne coupe souvent couverts d'un trench-coat, et de ma robe rouge à pois noirs. M^{me} Jacques devait, à son habitude, porter un chandail étroit et une jupe stricte. J'avais choisi de présenter un exposé sur Henri-Pierre Roché, l'auteur de *Jules et Jim* et de *Deux Anglaises et le Continent*, deux romans au style elliptique adaptés au cinéma par François Truffaut. À la fin de l'épreuve, après m'avoir demandé à quelles études je me destinais, comme j'avais répondu la philologie romane, M. Mortier me mit en garde : « À côté de la littérature, n'oubliez pas, mademoiselle, la linguistique. » Et c'est ainsi, qu'il me pardonne, que la direction de mon mémoire de stylistique sur Henri-Pierre Roché, à la fois par défi et parce que ses cours m'avaient éblouie, échut à Marc Wilmet, et que je soumis mon premier article, à partir d'une intuition de Léautaud sur l'emploi par Barrès du démonstratif à la place de l'article, à Gérard Antoine qui le publia dans *Le Français moderne*.

Ma vocation n'était pas moins l'histoire littéraire. Et Roland Mortier l'incarrait avec panache. Dès son premier cours de candidature – cours initiatique dont il mesurait l'importance et qu'il tint à assurer jusqu'à la fin de sa carrière –,

dans un des auditoriums qui surplombent le patio de la Faculté de philosophie et lettres, les étudiants savaient qu'ils étaient entrés dans une autre dimension et galopèrent tant bien que mal derrière le cavalier prénommé comme le héros de la plus illustre chanson de geste, qui les emportait de la *Cantilène de Sainte-Eulalie* à Aragon, sans oublier Françoise Mallet-Joris car il n'était pas homme à censurer *Le Rempart des Béguines*. Sa réserve n'empêchait pas Roland Mortier de transmettre ses enthousiasmes – cette âme forte n'avait pas peur d'exprimer ses émotions, les pommettes empourprées, d'une voix vibrante. Il était alors entouré de figures tutélaires qui exerçaient un magistère par l'exemple : Charles Delvoye pour l'histoire de l'art de l'Antiquité, grâce auquel je parviens encore à distinguer à leur plan les principaux temples de Grèce, d'Ionie et de Sicile, à qui il arrivait de piquer des colères homériques, si bon qu'il ne se rappelait déjà plus, à la fin du cours, pourquoi il avait sommé l'étudiant dissipé ou la « péronnelle » bavarde de se présenter à lui devant l'estrade ; Jean Bingen qui mimait en grec, avec des intonations variées, tous les rôles du *Dyscolos* de Ménandre ; Jean-Jacques Hoebanx qui parvenait à intéresser des romanistes à l'histoire rurale médiévale. L'admiration nous instruisait. Aucun assurément ne suivait les « bonnes pratiques » prônées par les pédagogues des boutiques obscures. Mais les recettes de ces derniers passeront alors que ces personnalités sont aussi inoubliables que le savoir qu'elles ont transmis à des générations d'étudiants, dans cette « recherche désintéressée de la vérité » que Simon Leys opposait à la tentation utilitariste qui trahit la vocation de l'université¹⁷.

Que savaient ses étudiants de Roland Mortier ? Il incarnait l'institution au meilleur sens. L'institution comme lieu de permanence donc de liberté. L'esprit qui l'animait était celui de Claude Lévi-Strauss, admirateur des sociétés qui, comme l'anglaise, savent encore faire place au rituel : « Une société ne peut se maintenir si elle n'est pas attachée inconditionnellement à des valeurs, lesquelles, pour être inconditionnelles, doivent avoir un aspect sensible qui les protège du travail de sape de la raison¹⁸. » À moins d'inscrire un doctorat sous sa direction, les étudiants ignoraient la renommée de celui qui était docteur honoris causa de

¹⁷ Discours prononcé le 8 novembre 2005 à l'Université catholique de Louvain. « Une idée de l'Université », dans *La Revue générale*, n° 12, 2005, p. 33-35, puis dans *Commentaire*, n° 114, 2006, p. 470-472. Repris dans *Le Studio de l'inutilité*, Paris, Flammarion, 2012.

¹⁸ Claude Lévi-Strauss, Didier Eribon, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 121.

nombreuses universités, Corresponding Fellow de la British Academy, membre étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Academia Europaea de Londres, membre d'honneur de l'Académie du Japon, et qui présida successivement l'Association internationale de littérature comparée, l'Association internationale des études françaises, la Société internationale d'étude du XVIII^e siècle, le Comité d'honneur des études staëliennes, et la Société Diderot. À l'énoncé de ces titres, et encore ne sont-ils pas exhaustifs, je vois sourire Roland Mortier, non qu'il fût homme à décliner des honneurs mérités, qu'il acceptait comme autant de charges, mais il connaissait la vanité de la gloire.

Sa sensibilité et sa mémoire étaient avant tout, profondément ancrées, celles de l'homme de sa génération qui n'oublia jamais l'entrée des chars allemands dans Bruxelles et qui, étudiant sursitaire cherchant à rejoindre l'armée, vit Dunkerque brûler et les colonnes de réfugiés mitraillées par les Stukas¹⁹. Il faisait corps avec l'histoire de l'Europe. Son ami, notre confrère Robert Darnton, rapporte une anecdote remontant à 1976, alors qu'il voyageait en voiture avec lui de Bruxelles à Budapest pour préparer le Congrès de la Société internationale des études du dix-huitième siècle : « Quand nous traversâmes la frontière austro-hongroise, il fut saisi d'une sorte d'effroi, surtout au moment où il dut céder son passeport tandis que les soldats inspectaient chaque coin de la voiture, dessous compris. Mais à notre entrée à Budapest, il était la cordialité même, et bavardait avec nos hôtes avec une bonne humeur qui m'a fort impressionné. De chaque côté, on regrettait le cosmopolitisme de l'époque de Marie-Thérèse, et Roland prononçait même quelques mots en hongrois. Il m'a soutenu pendant toute ma carrière avec une générosité quasi-paternelle. Je le regretterai toujours, comme un ami et comme un maître²⁰. » Tous ses disciples ont souligné la magnanimité de Roland Mortier, au premier abord sévère. Comme François de Chevert, Lieutenant-général des armées de Louis XV, dont la célèbre épitaphe composée selon les uns par d'Alembert, suivant les autres par Diderot, orne un tombeau de Saint-Eustache, « sans aïeux, sans fortune, sans appui [...] / il s'éleva, malgré l'envie, à force de mérite / et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. » L'auteur de l'inscription

¹⁹ Voir « Autobiographie intellectuelle », dans *Être dix-huitiémiste*, *op. cit.*, p. 16.

²⁰ Robert Darnton développe ce souvenir dans « Books and Border Crossings in the Age of Enlightenment », in Daniel Droixhe et Jacques Ch. Lemaire (éd.), *Lumières sans frontières. Hommage à Roland Mortier et Raymond Trousson*, Paris, Hermann, 2016, p. 187-198.

ajoutait : « Le seul titre de maréchal de France, / a manqué, non pas à sa gloire, / mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle²¹. » Aucun titre n'a manqué à l'exemple de Roland Mortier mais sa rare générosité mérite encore d'être saluée. Cette générosité est indissociable de son intransigeance, de son mépris de la facilité. Si ma thèse fut dirigée par Raymond Trousson, alors que Roland Mortier était parvenu à l'éméritat, c'est lui néanmoins qui me poussa vers le doctorat. Alors que je venais de publier un petit essai sur les voyageurs français du xx^e siècle en Grèce, dont la désillusion illustrait les revers du philhellénisme qui avait enflammé l'Europe romantique, sa réaction en recevant le livre fut à rebours des compliments attendus : « Quel dommage ! Quel beau sujet de thèse vous êtes en train de gâcher ! » J'avais en effet écrit trop vite, sans prendre toute la mesure d'un phénomène complexe qui exigeait des années de recherche – et c'est ainsi que j'entrepris un doctorat, qui aboutirait à un second livre dont je n'aurais pas à rougir.

Personne ne peut confisquer le souvenir d'un maître tel que M. Mortier, qui forma tant d'étudiants, qui influença tant de collègues. Je cède la parole à Anne Saada, chercheuse au CNRS, auteur d'une thèse publiée en 2003, *Inventer Diderot : les constructions d'un auteur en Allemagne au xviii^e siècle*, que Roland Mortier mentionnait avec chaleur. Mandarin au sens de représentant de la caste des lettrés, le professeur Mortier n'exerçait aucun potentat, aucun pontificat, ne craignait aucune concurrence. À la différence des *laudatores temporis acti*, rien ne le rendait plus heureux que la relève. Comme je lui exprimais mon émotion d'avoir été élue au fauteuil de Roland Mortier dans cette Académie, Anne Saada m'apprit au printemps dernier, lors d'une soirée à l'École normale supérieure, qu'elle lui devait sa carrière, confiance qu'elle voulut bien, à ma demande, reproduire par écrit : « En 1993, je postulais pour différentes allocations françaises et franco-allemandes pour obtenir un financement dans le cadre d'une thèse sur Diderot en Allemagne. J'annonçais clairement ma perspective, qui se distinguait nettement de celle de Roland Mortier, puisqu'il s'agissait de partir de l'histoire du livre (étudier d'un point de vue historique la diffusion de l'œuvre de Diderot en Allemagne). Le

²¹ D'Alembert, d'après Alexandre Lenoir : *Description historique et chronologique des monuments de sculpture réunis au Musée des monuments français*, Paris, Chez l'Auteur, 1803, p. 279 ; « C'était Diderot le plébéien qui saluait Chevert le plébéien » : *Biographie universelle, ou Dictionnaire historique, par une société de gens de lettres, de professeurs et de bibliographes*, Paris, Furne, 1833, p. 611.

résultat fut un échec complet. Au fur et à mesure, j'appris que j'avais été recalée partout parce qu'il existait un livre de Roland Mortier sur la réception de Diderot en Allemagne et qu'il n'était pas question de remettre en cause ce que Roland Mortier avait écrit. Mes protestations restèrent vaines. Un jour, au cours d'une conversation avec Jochen Schlobach à Sarrebrück, celui-ci me dit : « Vous savez, Roland Mortier est un personnage étonnant et très ouvert. Vous auriez peut-être intérêt à lui écrire tout simplement. » De fait, comme je n'avais rien à perdre, je lui écrivis le lendemain. À ma grande surprise, je recevais une lettre quelques jours plus tard, très positive et chaleureuse. Elle disait en quelques mots qu'il avait entrepris ses recherches sur Diderot en Allemagne après la guerre, à la bibliothèque de Strasbourg, et que son livre était évidemment incomplet. Il prenait également soin de souligner que la perspective que j'avais choisie n'était pas la sienne, mais qu'elle compléterait bien ses propres travaux. Munie de cette lettre, je me représentai à toutes les allocations de recherche. Résultat, j'obtins en 1994 toutes les allocations qui m'avaient été refusées un an plus tôt. Je ne me fis pas des amis cette année-là, mais j'eus le bonheur de pouvoir faire mon travail et surtout, de nouer un contact régulier avec Roland Mortier avec lequel j'ai pu discuter régulièrement de l'avancée des recherches. C'était l'un des hommes les plus ouverts, généreux et inventifs qu'il m'ait été donné de connaître. »

J'ai tenu à citer cet hommage in extenso. Presque tous les noms que j'ai mentionnés jusqu'à présent, ceux des maîtres et des pairs de Roland Mortier, sont masculins. Rien d'étonnant dans le parcours d'un homme né en 1920, qui fit carrière dans un monde qui, de l'école primaire à l'université, était dominé par les hommes. De méchantes langues disent que la féminisation de l'enseignement suit le déclasserment progressif de l'instituteur, du professeur de lycée, de l'universitaire. Il est indiscutable que ces fonctions, moins prestigieuses qu'autrefois, ont perdu de leur lustre. Pour autant, nul ne peut soupçonner Roland Mortier d'avoir encouragé les vocations féminines pour ce motif. Bien au contraire, dès sa nomination à l'Athénée de Malines il s'était réjoui que l'établissement, fait alors rare, ne pratiquât pas la séparation des sexes : « L'école était mixte et la présence des jeunes filles y favorisait à la fois l'émulation et le prestige du cours de français²². » Profession étonnante, rapportée à l'opinion de tant de ses contemporains pour qui

²² « Autobiographie intellectuelle », dans *Être dix-huitiémiste*, *op. cit.*, p. 19.

l'égalité était synonyme d'affaiblissement. Le sexisme ordinaire lui était odieux. Les « Gender Studies » ont peu retenu celui pour qui le genre se limitait au sexe des mots, mais qui n'avait pas attendu l'émergence de ce champ de recherche pour déjouer les stéréotypes : subtil historien des mentalités, il fut toujours sensible au rôle des préjugés et aux constructions sociales.

De même que Gustave Charlier est indissociable de l'historienne Suzanne Tassier, membre de la Fédération belge des Femmes universitaires, avocate de « l'émancipation économique de la travailleuse », Roland Mortier cheminait dans la vie aux côtés d'une femme remarquable : « J'avais rencontré à mes cours de l'ULB une ravissante étudiante dont j'appris bientôt qu'elle faisait elle-même une partie de ses vêtements et les ravissants chapeaux qu'elle portait. Fille d'un professeur mort jeune, elle ne faisait jamais état de son statut d'orpheline et elle rayonnait de beauté autant que de joie de vivre²³. » L'évocation de M^{me} Mortier au sommet de sa splendeur appelle l'image de la belle Madame Moitessier et de la belle Madame Georges Charpentier sous le pinceau d'Ingres et de Renoir. Devenue M^{me} Mortier, Loyse Triffaux, préfète²⁴ d'un important lycée bruxellois, était inséparable de son époux, dans la vie et dans la mémoire de ceux qui eurent la chance de connaître ce couple lumineux, comme récemment encore, en 2013 à leurs noces de diamant qui célébraient soixante-cinq ans d'union. Loyse Mortier laisse le souvenir d'une intelligence supérieure, d'une élégance et d'une grâce sans faille, y compris à ceux qui, comme mon fils quand il était petit garçon, furent effleurés par ses « baisers papillons », ce battement de cils sur la joue d'un enfant qui s'ennuyait à une cérémonie qu'elle égayait soudain de ce geste. L'envie de vivre quitta Roland Mortier à la disparition de sa compagne, à laquelle il survécut à peine plus d'un an, entouré de son fils, de sa belle-fille et de ses petits-enfants, qui ont embrassé des carrières scientifiques et dont il était si fier. Sa courtoisie, sa dignité, repoussèrent la déchéance. À ceux qui l'ont fréquenté jusqu'à ses derniers mois, il laisse l'image d'un homme droit comme un if, attentif aux autres, pareil à lui-même. Michel Delon termine son hommage dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* sur une ligne qui m'a particulièrement touchée : « selon le mot d'une

²³ *Ibid.*

²⁴ C'est-à-dire proviseur, en France.

amie bruxelloise, Philémon n'a pas tardé à rejoindre Baucis²⁵. » Parce que je suis cette amie, je me suis autorisée à livrer de Roland Mortier une vision plus intime que celle des hommages officiels. Il me semblait que son éloge serait incomplet sans cette part d'humanité, qui restitue bien incomplètement sa personne.

Écartant les dénégations d'usage, je reçois cette succession comme une bonne dette. Il n'est pas simple de succéder à un homme de l'envergure de Roland Mortier. Loin de l'avoir perdu je me figure, par l'honneur qui m'est fait, le retrouver dans une cérémonie non de congé mais de transmission. Un maître demeure le commanditaire des travaux de son élève, qui en ce sens le prolonge. Ceci n'est donc pas un adieu. Me tournant vers lui comme s'il m'accueillait en ces lieux, inversant l'apostrophe des visiteurs de l'Exposition universelle en 1855, « Bonjour, Monsieur Courbet », qui raillait la prétention du peintre salué par son mécène dans *La Rencontre*, je puis aujourd'hui, en avançant vers la place qu'il occupa, le saluer avec une reconnaissance émue : « Bonjour, Monsieur Mortier. »

Copyright © 2016 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Sophie Basch, *Réception de Sophie Basch. Séance publique du 8 octobre 2016 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2016. Disponible sur : <www.arlfb.be>

²⁵ « Roland Mortier (1920-2015) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 4, 2015, p. 1027-1030.